Roger Laporte

SUITE

Biographie

CAHIER 1

*à Maurice Blanchot*

*« Je ne puis, je suppose, toucher à l'extrême que dans la répétition, en ceci que jamais je ne suis sûr de l'avoir atteint, que jamais je ne serai sûr. »*

G. Bataille.

Poursuivre. – Poursuivre, il le faut, mais pourquoi ? Les dernières lignes du Codicille de *Fugue 3*, seul reste d'une longue aventure menée à fonds perdu, je peux toujours les copier, ou plutôt je dois les reprendre : « Ecrire – une certaine modalité́ d'écrire – est lié au cruel simulacre d'un supplice, à une crise qui n'est même pas réelle, mais dont à retardement, après ne l'avoir pas vécue, il est permis de dire à voix basse: « Il y a eu écriture » formule à coup sur secrète, d'autant plus énigmatique qu'aussitôt on doit ajouter : « perdre l'écriture, ne serait-ce pas perdre la "vie" ? » – Quelle modalité́ d'écrire ? Quelle vie ? Quelle crise ? J'avais cru pouvoir en fin de compte identifier le caractère le plus décisif, quoique insaisissable, presque toujours occulté, de la crise sans laquelle on ne pourrait parler de Biographie, mais « le processus déraille », cette formule qui aurait tout résumé, je ne peux plus la contresigner. Contrairement à̀ mon habitude, je n'ai aucune hâte d'en établir la copie non conforme, car il me faut d'abord préparer le coup, mettre lentement en place le dispositif dont, joueur impénitent, désespèré, bien décidé́ à en finir, j'attends énormément, mais quoi au juste ? Je sais ou je crois savoir que le désir d’une coupure à vive arête ne sera jamais satisfait, et pourtant je suis décidé́ à tenter le tout pour le tout : j’ai la nostalgie d’une fin abrupte qui mettrait un terme à̀ l’écœurante contrainte de répétition que ma cervelle saturée ne supportera plus longtemps. Ai-je même ce désir d’une rupture ? N’ai-je pas déjà renoncé à chercher la copie non conforme de la formule fautive ? Loin d’être décidé́ à jouer quitte ou double, ne suis-je pas sans force, brisé par le Codicille fatigué de tout ? – Comment en suis-je arrivé là ?

En mettant abusivement un processus, dit scriptural, en position d’Actant majeur d’une tragi-comédie me faisant jouer le rôle d’un enfant pitoyable et têtu qui jamais ne gagne dans une interminable partie de cache-tampon ; en prétendant que le passage d’un cycle à l’autre se fait par un déraillement, par un accident toujours identifiable à un déraillement, par conséquent par un faux accident (alors que la « crise » reste indéterminée, que ce terme même de crise est suspect), n’ai-je pas masqué ce qui n’est même pas un processus ? En caractérisant, et d’un trait, en résumant en une seule formule toute une mésaventure, ne me suis-je pas hâté de colmater cette fente irrégulière qu’une stratégie, certes singulière, m’enjoint de laisser ouverte ? « La répétition n’a même plus besoin de faire ses preuves, car, quoi que je fasse et quoi qu’il arrive, ça reviendrait du pareil au même » : voilà ce que j’ai cru ou fait semblant de croire, mais si la seule idée de remettre, fût-ce pour la dernière fois, mon métier sur l’ouvrage a suscité un dégoût prétendument insurmontable, cette réaction de rejet est la conséquence, et d’abord le ressort, d’une inconsciente machination visant à éloigner à jamais un tourment bien pire que celui de Sisyphe.

Mon malheur ressemble tellement à l’interminable ronde du prisonnier qu’aux yeux de presque tous je passe pour un radoteur sénile, et pourtant cette ressemblance inévitable est trompeuse : d’un tour à l’autre il n’y a certes jamais eu cette rupture qui m’aurait directement fait prendre pied sur une tout autre aire, mais il n’y a pas eu non plus cette parfaite imitation qui m’aurait permis de mettre indéfiniment mes pas dans mes pas ; d’un cycle à l’autre la distance a toujours été trop faible pour lever ce ressassement dont j’ai dit que je ne l’accepterais plus, et pourtant elle suffit à pervertir la répétition en un simulacre de répétition : tel est le tourment que j’ai mal accepté et auquel j’ai tenté de mettre fin en le déguisant par ruse aussi peu que possible. A présent en effet je l’admets : en me laissant fasciner par une image, en me prenant pour un authentique rabâcheur, j’ai dissimulé mon mal, j’ai cherché à retarder le retour de cette différence imperceptible qui suffit néanmoins à me priver de tout point d’appui et j’aurai effectivement réussi – mais à quel prix ! – à différer cet écart d’autant plus effrayant qu’infime il m’interdit de m’identifier à cet irréprochable automate qui aurait apporté la preuve, que l’humanité désire, d’une inaltérable stabilité. En me faisant croire à moi-même que j’étais immobilisé par un piège et donc condamné au repos, en faisant le mort ou plutôt le hérisson, ne me suis-je pas dérobé à cette épreuve sans laquelle je perdrais et l’« écriture » et la « vie », par conséquent la Biographie ? Certainement.

Prisonnier d’un espace clos mais sans bordure, je suis entraîné par un remous, et ainsi, à la faveur de ce tourbillon, j’ai été ramené vers un tourment dont j’aurai vainement tenté de m’éloigner : simuler, même à mes propres yeux, un radoteur incapable de se retenir, sans pouvoir ni lever ce masque ni même m’identifier à ce personnage. Qu’est-ce que ce masque dissimule ? Qu’est-ce que ce visage repoussant, qui feint d’être le mien, ne parvient pas à tout à fait dissimuler ? Je ne suis pas ce radoteur qui a perdu l’esprit, mais qui suis-je ? Écrire – une certaine modalité d’écrire –, ruinant toute identification, entraîne la répétition, sans cesse plus nette, d’une exclamation longtemps tacite : « je ne suis pas cela », entretient un jeu de massacre dont jamais je ne peux me relever, un interminable procès suicidaire suscitant une terreur bien pire que celle de la castration : faute de visage, demeurer enseveli au-dessous de l’air libre. – Par ce biais n’ai- je pas renoué avec cette épreuve dont j’ai été au plus près, non pas en affirmant « le processus déraille », mais en devant désavouer la description de mon infortune ? Il est nécessaire de reconnaître que le biographe, à la différence de tout homme, ne possède pas le droit inaliénable de proclamer « mon malheur est à moi », et pourtant cet acte même, loin de me faire pénétrer au cœur de l’épreuve, ne me fait-il pas passer une fois encore à côté d’un obstacle dont je saurai désormais qu’il déconcerte toute vigilance et déjoue le dispositif qui aurait dû me permettre de répondre avec netteté à la question : « Quelle est donc cette épreuve sans laquelle on ne pourrait parler de Biographie ? » Au moment où j’affirme, certes avec raison, que je ne puis plus copier mon prétendu autoportrait, je fais de la désappropriation le trait majeur, voire la caractéristique d’un dénuement qui serait le mien, et ainsi, dupant les autres et moi-même, je me retrouve et me ressaisis d’un bien que je déclare perdu.

Prendre pour guide l’impalpable fil d’Ariane de la déchirure, veiller à rouvrir la blessure qui tend toujours à se fermer : telle est ma méthode, mais comment pourrais-je la suivre si en vérité la fente n’est jamais ouverte, si l’abîme, s’éloignant parce que l’on s’en approche, est à jamais sans franchise, si mon sacrifice a été négligé, non point parce que l’épreuve, génie de l’esquive, se serait dérobée, mais parce qu’à proprement parler elle n’a jamais lieu ! J'ai longtemps affirmé que « la Biographie consiste, non à décrire la vie ordinaire, mais à vivre, c’est-à-dire à soutenir une épreuve dont nécessairement on se défend », et j’ai cru que je perdrais la « vie », l’« écriture », par conséquent la Biographie, si je me dérobais à l’épreuve, mais si celle-ci, toujours en deçà et au-delà de toute dérobade, n’a jamais lieu, la réalisation du projet biographique n’est-elle pas différée sine die ? Si la phase critique qui s’annonçait m’a, au dernier moment, épargné, si la crise, à proprement parler, n’est jamais réelle, ne me faut-il pas, non point certes déchirer, fût-ce symboliquement, ce que j’ai écrit, mais reprendre tout ce qui concerne la déchirure, y compris la syllepse « la déchirure est l’exacte et seule compensation de la déchirure », syllepse à laquelle j’accordais le plus grand crédit ? A ces questions, non seulement il faut répondre affirmativement, mais il faut dire bien plus : il est nécessaire de remanier, peut-être de fond en comble, tout ce que j’ai dit de l’épreuve.

Devoir recommencer pour la nième fois un tel travail montre bien que je suis retenu par un espace clos, ou plutôt par un insidieux mouvement tourbillonnaire, mais, au lieu d’en nier l’existence, comme je l’ai fait pendant trop longtemps, il est préférable d’en tenir largement compte : je parierais presque que l’analyse du remous me dispensera de celle de l’épreuve. A choisir un seul trait, mais marquant ou plutôt déconcertant, je note que le tourbillon, à la différence à la fois d’une galaxie-spirale et d’un escalier sans noyau, est sans cœur : tout se passe comme si le point central se déplaçait, engendrait l’espace et voilait l’abîme, ou bien comme si, faute d’un vortex, le naufrage tant redouté, tant désiré, était impossible alors que toute mon histoire (mes peurs, mes atermoiements, ma résistance, mon ankylose, ma tentative de me faire passer pour mort) suppose, ou du moins semble impliquer, non seulement que le danger est bien réel, mais qu’une catastrophe – quelle catastrophe ? – est possible, voire un jour inéluctable. L’épreuve n’a pas eu lieu, l’épreuve n’aura pas lieu : voilà du moins ce que je suis porté à dire si j’en crois ma déception, ma frustration, ma colère, mais, à me fier à des sentiments si communs, je travestirais l’aventure, l’inconnu, qui, je le sais d’une longue expérience, subvertit et remet en question les manières les plus habituelles, les plus sûres, de sentir et même de penser, et c’est pourquoi je m’interroge : « Puis-je même affirmer que l’épreuve n’a pas eu lieu ? » La réponse à cette question demeurera non tranchée dans la mesure où l’épreuve, même dans le cas où elle a lieu, reste indécise, mais mieux vaut dire que si la crise n’est pas réelle, elle n’est pas non plus irréelle : n’ai-je pas en effet subi le cruel simulacre d’un supplice ?

S’il avait eu lieu, quel aurait été ce supplice ? Au fur et à mesure que l’histoire a suivi son cours, j’ai de plus en plus appréhendé le retour de cet écart ténu, vertigineux, si déséquilibrant que l’on pourrait surnommer le biographe « Celui qui toujours chavire » et c’est pourquoi, afin de réduire cet écart, de le supprimer, j’ai beaucoup fait pour être programmé et mû par un mécanisme d’horlogerie d’une régularité sans défaut. J’ai presque réussi : on peut soupçonner, non faire la preuve, que le radoteur n’est pas une machine, mais un contrefaiseur, un vivant qui cherche à se faire passer pour la poupée d’un ventriloque. – Si je pouvais affirmer : « En vérité je suis un simulateur », du même coup j’arracherais toute l’épaisseur de mes déguisements, mais serais-je enfin nu ? Le masque s’ouvre sur un masque à peine différent, ou plutôt une figure succède à une autre figure, indéfiniment, mais jamais aucun visage ne se montre dans sa nudité dernière, et c’est pourquoi j’ai seulement subi le simulacre de ce supplice où aurait été révélé, mais quoi donc ? Que le biographe est acéphale ? Je le sais déjà. Que le biographe n’existe pas ? Je le sais déjà. Qu’un homme, tombé au-dessous de l’humanité, dépossédé même de cette dépossession, est devenu étranger à lui-même ? Je suis passé au plus près de cette pauvre chose en souffrance — chose sans nom, inconnue, plus insupportable que le vide — mais, juste avant de m’en détourner avec horreur, j’aurais pu pressentir, si j’en avais eu le temps, que de nouveau j’allais perdre l’« écriture », la « vie » et par conséquent la Biographie.

*(à suivre)*

CAHIER II

Prisonnier d’un remous, d’un espace clos quoique sans bordure, comment ne désirerais-je pas rompre l’encerclement ! – Comment procéder ? Décliner, faute de mieux, une fausse identité : celle de radoteur ; simuler si bien ce personnage que l’on pourra soupçonner, mais non faire la preuve, qu’il s’agit d’une parodie : cette réponse décevante, une redite, est-elle la seule possible ? Si oui ; si mon travail ressemble à s’y méprendre à celui de l’âne qui fait fonctionner une noria ; si, d’un tour à l’autre, la différence est devenue trop faible pour mettre un terme à un quasi-rabâchage, est-ce que cela vaut la peine de continuer ? Longtemps j’ai cru que mon travail se répétait tout en s’élargissant, mais il semble que tout au contraire il ait suivi une spirale descendante : je tourne en rond selon un espace de plus en plus restreint. – Pourquoi ne pas espérer que toute mon entreprise tourne enfin autour de son propre centre ? Au moment où je suis gagné par la paralysie, au bord de la suffocation, croire que le labyrinthe, après des années d’errance, m’a conduit jusqu’au seuil de la chambre royale, est certainement un mirage, et pourtant je ne peux m’empêcher de croire que jamais je n’ai été aussi près de trouver le Lieu et la Formule.

Il me resterait une seule chose à dire, je serais tout près de la dire, mais en même temps jamais la menace du désœuvrement n’a été aussi forte : comment une espérance, certes déraisonnable, peut-elle coexister avec la terreur d’une interruption définitive ? Suis-je victime de deux leurres contradictoires qui ne s’annulent même pas l’un l’autre ? Même s’il en est ainsi, il me faut comprendre comment une aventure, toujours plus déconcertante, peut susciter et l’attrait et l’effroi. Il est sûr que je pratique, bien plus que je ne le crois, une stratégie ultra-défensive : j’acquiesce immédiatement, en apparence sans mauvaise foi, à toutes les raisons que je trouve de renoncer, et il est vraisemblable que même la peur de perdre mon travail en m’obstinant dans une tâche stérilisante a d’abord pour fonction de m’en détourner, manœuvre grandement risquée puisqu’elle me conduit à une paralysie où l’écriture, en principe réservée, est de fait perdue. Il est normal, voire banal, que je – quel « je » ? – cherche à me défendre, de manière efficace ou non peu importe ici, mais en revanche n’est-il pas surprenant, non pas que je me détourne avec horreur d’une lourde menace, mais que je – quel « je » ? – fasse ce serment : « Toujours j’irai de ce côté, jamais d’un autre » ? Quand bien même ce serment n’aurait jamais été tenu et ne devrait jamais l’être, supposition au demeurant injuste – mais pour qui ? –, il est remarquable qu’il ait été prononcé, manière de dire que je n’entends pas revenir sur une décision qui ne date pas d’hier mais dont le bien-fondé ne cesse de s’amenuiser : toute l’entreprise est basée sur une expérience qui n’a pas lieu, décision qui néanmoins serait justifiée si en fin de compte cette crise qui n’est même pas réelle ne faisait qu’un avec la « vie ».

« Toujours j’irai de ce côté, jamais d’un autre » : comment satisfaire ce que je n’ose appeler mon seul désir, mettre en pratique cette résolution, du moment qu’il n’y a aucun accès direct vers ce qui par surcroît n’est pas un lieu ? Je compte sur le retour de cet imperceptible écart qui me prive de tout point d’appui, qui provoque une fausse glissade vertigineuse suscitant après coup cette question : « Ne suis-je point passé au plus près d’une chose sans nom, étrangère, plus insupportable que le vide ? » Je compte sur cet écart infime, effrayant, et sur rien d’autre, mais, comme je n’ai pas le pouvoir de commander son retour, il me faut miser sur un stratagème particulièrement retors puisqu’il donnera satisfaction seulement s’il se retourne contre son auteur.

Postulat nécessaire à mon travail ou indéracinable préjugé d’écrivain, j’avais d’abord pensé que le sort de mon entreprise dépend de la justesse du langage, mais j’ai découvert qu’écrire – une certaine modalité d’écrire –, subvertissant les manières les plus habituelles, les plus sûres, de sentir et même de penser, met en question cette justesse comme telle, lance à l’écrivain un défi, en apparence insurmontable si la fatalité du juste langage le porte à cerner son objet d’un trait sans bavure alors que la « chose » à dire, ne présentant point de contour, n’offrant aucune résistance, déjoue toute définition. Longtemps je ne me suis pas résigné, car j’aurais voulu en avoir le cœur net en ce qui concerne en tout cas ma propre histoire, et ainsi, loin d’accepter un malheur sans nom, j’ai toujours voulu à tout le moins le circonscrire : j’ai beaucoup fait pour débusquer la victime que peut-être je suis, pour susciter cette proie, pour l’encercler, l’acculer, l’assujettir, la fixer avec des coins tant je – quel « je » ? – déteste le jeu et redoute l’instabilité, mais, en dépit de mon acharnement dans une chasse sans espoir, j’ai toujours échoué et j’ai dû admettre que l’ambition du signataire de l’ouvrage, quel que soit le dispositif mis en place, ne sera pas satisfaite : même dans le cas où l’épreuve tournerait mal, mon malheur restera indéterminé. Singulière situation : j’ai dû accepter de ne jamais pouvoir donner une version définitive de mon histoire, et pourtant le souci du langage le plus juste demeure nécessaire, non point par amour de la vérité, mais parce que l’épreuve appartiendrait à un passé révolu, parce que l’écart désiré ne pourrait plus jouer si je renonçais à mieux parler de cette crise qui n’est pas réelle (pour reprendre une expression, hélas, tout à fait insuffisante). Pour réussir au jeu de « Qui perd gagne », c’est-à-dire pour provoquer le retour de cette situation où je serai écarté de mon aventure au point de devoir désavouer ce que j’en aurai écrit, il me faut d’abord chercher une exactitude sans défaut ; si je désire le plus grand écart possible, il me faut, à mes risques et périls, jouer serré en choisissant le domaine d’investigation qui fait naître le plus vif désir de parvenir à la vérité.

La « chose » qui suscite et l’attrait et l’effroi, je ne cesserai de l’interroger, mais ne suis-je pas condamné à la poursuivre sans fin si elle se caractérise par son faux-fuyant ? Cette formule- limite intenable a l’avantage de se détruire dès qu’elle s’énonce, mais en provoquant par contrecoup l’image surannée du génie de l’esquive, ou celle, plus raffinée, non moins usée, du jeu du furet sans furet, dangereuse routine qui perpétue une métaphore tout à fait approximative puisqu’on ne saurait affirmer que la « chose » qui fascine esquive toute rencontre : je porte la marque d’une épreuve dont je ne garde aucun souvenir, marque indéchiffrable que je ne cesserai d’interroger, car elle détient mon propre secret : n’ai-je pas été aux portes de la mort, aux portes de la vie ? – Pourquoi n’irai-je jamais plus loin que le seuil ? Je n’ai pas été tenu juste en dehors de je ne sais quelle Cité interdite, et pourtant je ne me hâterai pas d’en déduire qu’en parlant d’un seuil je reste anachroniquement au niveau d’une représentation erronée : la proximité et l’éloignement supposent ordinairement un point fixe par rapport auquel on peut les déterminer, un lieu absolu sans lequel ces concepts seraient absurdes, et pourtant je suis en droit – mais pourquoi ? – de parler de proximité et d’éloignement, termes qui, il est vrai, sont désormais dans une relation si complexe qu’elle défie toute analyse en particulier parce que l’approche ne rapproche ni d’un point fixe, ni d’un sanctuaire qui n’existe pas, ni même d’une « chose » qui susciterait et l’attrait et l’effroi, mais elle se transforme en son contraire sans que l’on sache, du moins de prime abord, ni quand, ni comment.

Lorsque l’écart me séparant d’un parfait automate est devenu infime, infini, j’ai su que jamais je ne pourrais apposer ma signature au bas du portrait de mon frère jumeau, mais ainsi, au moment même où la description de mon infortune a été tenue pour nulle et non avenue, où la réussite littéraire a été ramenée au degré zéro, où je n’avais même pas encore commencé d’écrire, j’ai été, par bonheur, au plus près de l’épreuve. Pris de vertige, je me suis demandé : « N’ai-je pas été sur le point de glisser vers l’abîme ? », mais déjà, encore secoué par une chute hélas trop tôt rattrapée, je revenais d’un accident qui ne s’était pas produit, d’une rencontre qui ne s’était pas faite, d’un lieu où je n’avais pas été, mais précisément déjà j’étais de retour et je rapportais cette certitude plus vivace que tout souvenir : « Toujours je me tournerai de ce côté, jamais d’un autre », certitude opaque, brûlante, peut-être décevante, car si elle redonne toute sa force à la question : « Perdre l’écriture ne serait-ce pas perdre la “vie” ? », elle ne permet pas de transformer l’interrogation en affirmation, elle permet encore moins de répondre à la question : « Qu’est-ce que vivre ? », mais peut-être admet-elle d’être transcrite en une formule-limite, en une énigme que j’interrogerai : « La catastrophe avortée ne m’a-t-elle pas conduit au seuil de la vie, de la vie effrayante, à jamais inconnue, de la vie jamais vécue ? »

Dans la mesure où il est impossible d’aller plus loin que le seuil, où le seuil est sans au-delà, il me faut bien admettre que la pleine réalisation du projet biographique est différée sine die, mais je me résignerais plus facilement si la réalisation de ce projet, encore à son début, pouvait être poursuivie, voire accrue, c’est-à-dire si la chute, provoquée par l’écart, pouvait être amplifiée au lieu d’être si vite enrayée que peut-être elle n’a pas encore eu lieu. Je m’étais fait la promesse – l’aurais-je tenue ? – de ne plus résister au vertige, mais, du moins jusqu’à maintenant, mon attente a été vaine : j’ai échoué à provoquer directement ou indirectement le retour de l’écart qui me prive de tout point d’appui. Le stratagème mis en place a fait long feu : j’espérais qu’en décrivant l’épreuve avec la plus grande exactitude possible je serais cependant contraint de renier ce que j’écrivais, mais il n’en a rien été : jouant à qui perd gagne, j’ai hélas réussi, sans provoquer le moindre démenti, à caractériser 1'épreuve aussi fidèlement et complètement que possible. Je ne saurais en dire davantage tant que je n’aurai pas refait la même épreuve, mais, puisque la chute dont je désirais l’amplification, ou à tout le moins le retour, ne s’est pas reproduite, ne suis-je pas réduit au silence ?

Ne passe-t-on qu’une seule fois aux portes de la mort, aux portes de la vie ? « Je ne cesserai d’interroger la “chose” qui suscite et l’attrait et l’effroi » : cette conviction, cette résolution est-elle bien toujours la mienne ? Je n’interrogerai plus le secret de cette catastrophe avortée qui m’a conduit au seuil d’une vie effrayante, d’une vie jamais vécue, car l’énigme, quoique non résolue, curieusement ne se pose plus. Je ne me suis pas détaché, de manière incompréhensible, d’une recherche qui me tenait beaucoup à cœur, mais mon attente a été inévitablement déçue, car, sans le savoir, j’étais porté par deux désirs incompatibles : je désirais ou plutôt je disais souhaiter le retour d’un écart tel que je ne pourrais plus contresigner la description de mon infortune, mais en fait, loin d’aimer l’écart pour lui-même, dans sa nudité, je comptais qu’à sa faveur je referais le chemin qui m’avait conduit à passer au plus près d’une « chose » innom- mable, plus insupportable que le vide, mais fascinante, car elle semblait receler une vie encore inexplorée dont cependant, me disais-je, il n’est peut-être pas impossible de bénéficier à la condition de pousser la même aventure plus avant. J’espérais contradictoirement que l’écart viendrait infirmer ce que je dirais de l’épreuve tout en la confirmant, mais, à l’opposé de mon attente, ma description n’a pas été contredite sans être toutefois authentifiée puisque le temps de l’épreuve n’est pas revenu.

J’ai cru que mon entreprise tournait enfin autour de son propre centre ; j’ai follement espéré qu’écrire donnait accès à une crise bouleversante, capable de changer la vie ou du moins de mettre un terme abrupt à une trop longue entreprise, mais il n’a été tenu aucun compte ni de mes désirs, ni de mes décisions, ni de mes croyances : j’avais cru à un conflit insurmontable entre le langage dans sa justesse même et une réalité défaisant tout contour, déjouant toute définition, mais le langage et le réel, ou du moins ce que je tenais alors pour tel, ont été retranchés d’un même geste. « Toujours j’irai de ce côté, jamais d’un autre » : telle était la certitude qui sur le tard avait donné un sens à une aventure sans justification, mais cette unique certitude il a été exigé de moi que je la désavoue. Faut-il s’en plaindre ? Il convient, je n’en doute pas, d’accueillir cette sécheresse qui prive de tout espoir, cette sévérité qui laisse sans aucune consolation, et sans doute faudrait-il être capable d’aimer cette dureté qui littéralement ne tient aucun compte de moi.

Ma description n’a même pas été tenue pour fausse, mais elle s’applique seulement à une épreuve désormais passée, épreuve dont jamais je n’aurais pu croire qu’elle reviendrait, fût-ce une seule fois, semblable à elle-même, si je n’avais pas commencé par minimiser, donc par travestir, cet écart dont je prétendais souhaiter le retour. Si, conformément à mes désirs, j’étais repassé par un chemin identique, j’aurais déjà eu quelque familiarité – comment ne l’ai-je pas compris ! – avec cette « chose » dite à bon droit inconnue, étrangère, effrayante, et qui l’est restée : réduit à la misère, à la solitude, à la nudité, peut-être à ma vérité, j’ai en même temps eu accès à un désert sans grâce, mais alors, loin de reconnaître la contrée désolée dont pourtant déjà j’avais été proche, j’ai été convaincu que l’épreuve, dont j’attendais le retour, n’aurait jamais plus lieu. Au moment où j’ai accepté ma défaite, où j’ai compris que la forme prise par mon aventure avait été momentanée, au moment donc où j’ai admis que la quête d’une vie à la fois effrayante et fabuleuse n’avait été qu’une figure éphémère d’une entreprise protéiforme, j’ai reconnu que l’écart, fuyant toute ornière, se démarquant nécessairement de toute trace, avait à mon insu accompli son œuvre, mais alors l’épreuve, ou du moins sa phase la plus dure, était déjà terminée.

*(à suivre)*

CAHIER III

Poursuivre. – Poursuivre, il le faut, mais pourquoi et comment ? Il n’a été tenu compte ni de mes désirs, ni de mes décisions, ni de mes croyances, mais cette humiliation, pourtant durement et durablement ressentie, n’a pas mis un point final à mon entreprise : en acceptant cette sécheresse qui prive de tout espoir, en accueillant cette sévérité qui laisse sans aucune consolation n’ai-je pas nécessairement souhaité le retour de l’écart ? A coup sûr, mais comme cette fois-ci je suis disposé, du moins je l’espère, à aimer l’écart pour lui-même, mon désir n’est-il pas déconcertant ? Affirmer que perdre l’écart ce serait du même coup perdre l’« écriture », la « vie », par conséquent la Biographie, ce serait en effet se moquer puisqu’il m’a laissé nu, misérable et seul, et pourtant il convient – mais pourquoi ? – de l’aimer dans la mesure même où il n’a été tenu aucun compte de moi.

J’ai été au plus près de l’épreuve aussi longtemps que le malheur n’était pas le mien sans être toutefois celui d’un autre, mais elle prit fin dès que je reconnus dans cette désapprobation sa caractéristique majeure ; j’ai traversé une nouvelle épreuve, non pas identique mais comparable à la précédente, au moment où, complètement désabusé, je fus convaincu que plus jamais elle ne reviendrait : cette méconnaissance est-elle une imperfection, une faute dont je serais responsable ? Cette inconscience est tout au contraire une nécessité, car si ma vigilance n’avait été à chaque fois prise en défaut, jamais je n’aurais eu le temps d’esquisser une glissade vertigineuse, de faire fugitivement l’épreuve d’une vie dite à bon droit étrangère, épreuve qui sans doute aurait été beaucoup plus bouleversante si elle avait été moins brève. S’il m’appartenait de laisser l’inconnu à son inconnu, de ne pas aussitôt prendre conscience de ce qui (m’) arrive, de tomber dans l’oubli avant de revenir à moi, ma vie n’en serait-elle pas changée ? Je puis du moins en faire l’hypothèse, mais comme il n’est pas en mon pouvoir de commander le retour de l’écart, que puis-je faire ?

J’irai jùsqu’à l’épuisement ; je ne poserai pas la plume aussi longtemps que je n’aurai pas reçu mon congé, mais comme il est donc difficile de vivre sous la menace d’une interruption définitive, d’écrire, de tenter d’écrire sans aucune certitude même sur l’avenir immédiat ! Parviendrai-je du moins à poursuivre, à achever cette séquence ? Je n’en ai point l’assurance. Au moment où le blanc du papier succédera pour toujours à mon écriture, l’écart aura fait son œuvre, un écart absolu puisqu’il me retranchera définitivement d’une tâche, d’une passion avec laquelle ma vie se sera longtemps identifiée : je ne puis examiner cette hypothèse sans frémir, et pourtant peut-être me faut-il tout simplement admettre que tout a une fin, même une aventure prétendument inépuisable. – Je savais que l’écart ne revient qu’à la condition de ne pas se répéter, qu’il n’y aurait donc pas écart s’il se reproduisait sous un aspect déjà connu ; je savais par conséquent que seul un écart imprévisible me permettrait de ne pas reconnaître aussitôt une épreuve, toujours la même, que je ferais cependant pour la première fois, mais précisément parce que j’étais averti et attendais sans rien attendre, je n’ai pas été long à comprendre que mon désir venait d’être satisfait, avait été satisfait à mon insu au moment même où j’avais perdu toute espérance.

Il m’est arrivé maintes fois de penser que l’épreuve, en dépit de l’apparence, est d’autant plus difficile à supporter qu’elle est sans vérité et d’abord sans réalité, mais comment ne me réjouirais-je pas que la mise à mort de l’écrivain ait été seulement un simulacre ! « Mon entreprise n’avait-elle pas pris fin ? » : il m’a suffi de poser la question, ou plutôt d’admettre sérieusement cette éventualité pour que je sois séparé de mon travail par une marge infranchissable, mais le plus dur de l’épreuve a été très bref et son tranchant vite émoussé : le sacrifice écarté, j’ai bientôt connu une douceur tout à fait inattendue. Faut-il le déplorer ? L’inconnu a été laissé à sa sauvagerie beaucoup moins longtemps que je ne l’aurais souhaité, mais tout regret serait vain : l’écart ne répond jamais à l’attente, et il serait d’autant plus injuste de ne pas aimer cette douceur que sans doute elle ne se reproduira plus. Je suis sans illusion : parce que la mise à mort n’a pas été réelle, son cruel simulacre sera interminable.

*(à suivre)*

CAHIER IV

Ou bien l’écart, me délivrant du remous qui me retient prisonnier, apportera et dorénavant ne cessera d’apporter à mon entreprise une jeunesse sans fin ; ou bien je tournerai en rond selon un espace de plus en plus restreint et lentement je mourrai d’ennui : j’aimerai parier sur le premier terme de cette alternative, mais puis-je me fier à l’écart ? Si mon travail ressemble à s’y méprendre à celui de l’âne qui fait fonctionner une noria ; si, d’un tour à l’autre, la différence est devenue trop faible pour mettre un terme à un quasi-rabâchage, est-ce que cela vaut la peine de continuer ? En copiant cette dernière phrase sans faire la moindre correction, en mettant par conséquent mes pas dans mes pas, est-ce que je n’apporte pas moi-même la preuve que mon aventure est achevée ? Si je m’arrêtais après avoir écrit seulement une dizaine de pages, cet avortement se répercuterait sur toute mon entreprise antérieure : par orgueil je ne pose pas la plume, mais cet aveu est une duperie, car le problème, tel que je l’ai énoncé, déforme, afin de la masquer, une réalité peu supportable : quand bien même l’écart deviendrait de plus en plus faible, aussi longtemps qu’il ne sera pas nul, même si mes moyens sont effectivement diminués, je ne serai pas dispensé d’écrire. L’épuisement m’aurait-il fait croire que mon travail est épuisé ? Telle est sans doute la fable que j’aurais voulu accréditer, mais il ne faut point faire confiance à un simulateur, pris à son propre jeu, qui déclare : « Je suis gagné par la paralysie et au bord de la suffocation » : même si je présentais effectivement les premiers signes de la « rigor mortis », cette main inerte dirait seulement ma peur d’écrire. Pourquoi cette peur ? – Est-ce que je ne connais pas la réponse ? J’ai de plus en plus appréhendé, je l’ai déjà écrit, le retour de cet écart ténu, vertigineux, si déséquilibrant que l’on pourrait surnommer le biographe « Celui qui toujours chavire », mais justement, en copiant mot pour mot cette phrase, en donnant donc à penser que l’écart pourrait à jamais trouver le repos dans une belle formule définitive, je continue de lutter contre l’écart, je tente de l’abolir, mais du même coup, à trop me protéger, je ne suis plus en droit, ni d’abord en mesure, de poser la question : « Perdre l’écart ne serait-ce pas perdre et l’“écriture” et la “vie”, par conséquent la Biographie ? »

Pour mon tourment – il m’arrive de le bénir – l’écart s’est imposé comme thème au point qu’il aurait pu donner le titre de ces pages : je ne saurais m’abstenir de penser cet écart, mais réussir ne serait-ce pas le maîtriser, l’enclore, par conséquent le supprimer et mettre un point final à mon aventure ? En effet. Dans cette lutte qui m’oppose à l’écart, c’est-à-dire dans ce combat qui oppose le langage à l’« écriture », si je parvenais à définir l’écart, si par conséquent je réussissais en tant qu’écrivain, je me retrouverais du même coup sans emploi, je signerais par mon triomphe la perte du scripteur et en conséquence celle du biographe, mais je sais d’une expérience longue et amère, expérience dont il m’a bien fallu m’arranger, que le cercle ne se boucle pas sur lui-même, que l’écart a déjoué et « par définition » déjouera toute définition. Puisque j’aime – qui dit « je » ? – cet écart infime, effrayant, mais qu’il est impossible de provoquer directement son retour, je ne puis, semble-t-il, rien faire d’autre que d’assumer cette situation sans agrément en menant avec résolution un combat heureusement perdu d’avance. Dans la deuxième séquence n’ai-je pas déjà eu recours à ce stratagème ? En effet, et il avait fait long feu : j’avais perdu à « Qui perd gagne » en réussissant, contrairement à mon attente, à caractériser l’épreuve passée sans provoquer le moindre démenti, mais cette fois-ci je ne saurais gagner, car, sauf à disparaître, l’écart reviendra dans la mesure même où il fera nécessairement échouer mon entreprise.

Le problème n’est pas de savoir si l’écart me délivrera – ou non – d’un remous qui me retiendrait prisonnier, mais de comprendre comment, selon toute vraisemblance, je tournerai en rond parmi un espace de plus en plus restreint et pourtant jamais parfaitement dégagé : l’écart revient, ne revient qu’à la condition de ne pas se répéter, de demeurer aussi étranger qu’au premier jour, mais justement – telle est sans doute l’énigme – ne se répète-t-il pas dans la mesure où chaque fois il préserve son inconnu et garde mon secret, secret de vie et de mort que je ne cesserai d’interroger jusqu’à la fin des temps ? – Ai-je du moins posé correctement la question ? Je suis loin d’en être sûr, et même j’ai le sentiment que quelque chose m’échappe, mais je sais qu’à présent je puis répéter, certes en l’entendant un peu autrement, la formule clef que j’avais dû écarter : « Toujours je me tournerai de ce côté, jamais d’un autre. » Je n’écrirai plus en prenant en point de mire « une chose sans nom, étrangère, plus insupportable que le vide » puisque l’écart se démarque nécessairement de toute trace, et pourtant c’est bien du même côté que je me tourne, attendant le retour imprévisible, non pas exactement de l’écart, mais d’une épreuve, toujours la même, que je ferai cependant comme pour la première fois. Quelle épreuve ? Je viens de le rappeler : l’écart, ne creusant pas deux fois le même sillon, m’interdit de copier ce que j’ai déjà écrit, et, en ce sens, je le dis sans rire, nul ne répète moins que moi : tel est mon drame ou du moins l’une des conséquences de cette épreuve dont l’écart est l’origine. Je ne puis me mettre au travail sans avoir au préalable tenté de déterminer un objectif, sans attendre par conséquent quelque succès de mon entreprise, mais ainsi je vais au-devant d’une blessure narcissique puisque le repère choisi est chaque fois laissé de côté. Il est vraisemblable que mon découragement, et surtout ma fatigue bien réelle, tiennent à la confirmation incessante, à l’aggravation de cette blessure qu’il ne suffit pas d’appeler « narcissique », car elle ne s’attaque pas seulement à l’hypertrophie du moi, à l’ambition et à la vanité de l’auteur, mais au sujet lui-même : l’écart, me privant de ma propre mémoire, interdit que je me remémore mon projet fondamental, m’empêche de me rassembler autour d’un objectif précis et m’écarte donc par avance de ce que j’aurais pu trouver : comment ne serais-je pas dissuadé d’écrire ! – J’ai joué à « Qui perd gagne » et par bonheur j’ai perdu, car le combat ne s’est pas déroulé conformément à mes prévisions, ou plutôt le combat entre langage et écriture n’a pas eu lieu : avant même d’avoir eu le temps de jouer, déjà j’avais perdu.

*(à̀ suivre)*

CAHIER V

« Toujours je me tournerai de ce côté, jamais d’un autre » : comment satisfaire ce que je n’ose appeler mon seul désir, mettre en pratique cette résolution du moment que je ne puis directement provoquer le retour de l’écart ? Je peux m’interroger sur ce singulier désir et d’abord poser cette question : faut-il me croire si j’affirme que j’aime l’écart sans aucune réserve ? Certainement non : si j’aimais l’écart, je n’aurais pas vainement tenté de mettre mes pas dans mes pas, je n’aurais point par conséquent parodié des pages antérieures, je n’aurais pas écrit ces lignes qui constituent une fausse entrée, un détour initial dont je dois me réjouir, car, d’un seul mouvement, j’ai été écarté du chemin déjà frayé et tourné vers l’inconnu.

« A la condition de refaire le chemin qui m’a conduit jusqu’au bord de l’abîme, il ne doit pas être impossible, si ce n’est de bénéficier d’une vie encore inexplorée, du moins de passer par une épreuve bouleversante, peut-être fatale, mais enfin décisive, telle qu’après l’avoir traversée plus rien ne serait jamais comme auparavant » : voilà ce qu’en dépit de maintes déconvenues je continuais de remâcher, mais, au moment d’en venir à la mise en œuvre, je n’ai même pas eu le temps d’exposer ce qui n’était pas encore un projet, car de nouveau je ne pouvais plus copier la formule clef : « Toujours je me tournerai de ce côté, jamais d’un autre. » Est-ce que je continue d’écrire sous la menace d’un écart absolu, menace que je n’aurais ni apaisée ni détournée en écrivant malgré tout quelques pages ? Le projet que je ressassais a été écarté, et j’en ai éprouvé quelque dépit, ou plutôt mon rêve paresseux, dicté par la peur, de refaire le même chemin, a été déchiré, mais ainsi, dégrisé par cette rude médecine, j’ai été arraché à ma léthargie : loin que mon travail ait été définitivement rompu, mon désir d’écrire a été réveillé et mon entreprise relancée. A cette provocation j’aurais aimé répondre sans délai, j’aimerais encore reprendre la poursuite – quelle poursuite ? –, et surtout je voudrais parler de l’écart lui-même, célébrer sa vivacité, mais, à personnifier l’écart, à le traiter comme un adversaire ou un partenaire, je céderais à un facile et insidieux tour de rhétorique : je garde seulement le souvenir d’un événement qui n’a pas vraiment eu lieu. Cette nouvelle désillusion m’avertit : l’écart, à employer encore ce mot, ne peut être placé en position de sujet, et c’est pourquoi je dois biffer ce passage de la dernière phrase de la deuxième séquence : « j’ai reconnu que l’écart, fuyant toute ornière, se démarquant nécessairement de toute trace, avait à mon insu accompli son œuvre ». Au lieu de corriger cette phrase, je la bifferai une seconde fois afin de dénoncer son erreur primitive, car si l’écart, et lui seul, – un certain écart que je ne cesserai d’interroger – permet curieusement une redoutable proximité, il n’est pas vrai que l’écart lui-même, en personne, ait ouvert l’espace et m’ait par sa ligne de fuite frayé mon propre chemin.

J’ai été tenu à l’écart de ce parfait automate auquel je ressemblais presque trait pour trait, mais avec lequel je ne pus m’identifier ; j’ai été tenu à l’écart du chemin qui m’avait conduit au plus près d’une pauvre chose en souffrance ; la mise à mort du scripteur a été si bien simulée qu’un instant j’ai été tenu à l’écart de ma passion pour l’écriture ; j’ai été tenu à distance de ma propre pensée puisque j’ai été spolié de la découverte que j’allais faire, et en effet je n’ai toujours pas compris comment l’écart – un même écart – peut toujours me surprendre. Je ne saurais en dire davantage. L’écart n’est qu’un mot, mais un mot qui désigne à la fois le cœur de toute mon entreprise et ce qui l’excède. Prisonnier d’uu remous, je ne cherche plus, contrairement à ce que j’ai désiré, à rompre l’encerclement, et même je consens à suivre une spirale descendante dans la mesure du moins où elle conduit, non à un point fixe, mais à..., à quoi au juste ? Je ne peux même pas répondre : « au cœur battant de l’épreuve ».

Jamais je ne reposerai au cœur de la pyramide royale faute d’en venir à une épreuve mortelle qui serait la clef de voûte de toute mon entreprise : voilà ce que je sais, ce que je n’arriverai jamais tout à fait à admettre, non seulement parce que l’écart implique un leurre, qu’il est donc inévitable de se demander par rapport à « quoi » il y a écart, c’est-à-dire quel événement aurait lieu si toute distance était abolie, mais parce que, je le répète, toute mon histoire (mes peurs, mes atermoiements, mon ankylose, ma tentative de me faire passer pour mort) suppose ou du moins semble impliquer non seulement que le danger est bien réel, mais qu’une catastrophe – quelle catastrophe ? – est possible, voire un jour inéluctable. Quand bien même, un jour, le signataire de ces pages viendrait d’une manière ou d’une autre à disparaître, il ne serait pas victime d’un cataclysme qui ne peut avoir lieu – tout se passe comme si l’écart, à jamais infranchissable, était un absolu –, son retrait serait donc prématuré, mais reste à savoir si cette fuite serait dictée par l’usure ou par la peur, c’est-à-dire si elle suivrait ou au contraire précéderait un tourment d’autant plus insupportable qu’il n’est pas mortel. Ce malheur déjà je l’ai longuement enduré, mais, dans la mesure même où écrire ressemble à s’y méprendre à une interminable agonie, loin que l’épreuve ait désormais eu lieu et appartienne à un passé révolu, elle demeure réservée, voire indéfiniment différée. Quelle épreuve inconnue ? Quelle catastrophe minus- cule ? Qu’est-ce qui peut encore (m’) arriver ? Quelque chose sans doute d’insignifiant que je ne verrai pas venir, qui peut-être (m’) est déjà arrivé, mais qui demeure, qui demeurera en suspens, dans l’attente d’une juste formule.

Naguère je me suis satisfait de la discorde entre le langage et l’« écriture », de cette guerre intestine dont jamais le langage ne sort vainqueur : en tant que biographe, je me suis ouvertement réjoui de la mise à l’écart des pages écrites, de mes déboires d’écrivain, mais je n’ai pas pris garde qu’à la longue la répétition de la même défaite mettait aussi en jeu le biographe dont le sort est lié à celui de l’écrivain : si l’épreuve était révolue je ne pourrais en parler davantage, mais il n’en est pas moins vrai que l’épreuve serait privée de tout avenir si je cessais d’en parler. Ma passion pour l’écart, pour l’« écriture » – singulière passion ! – m’a sans doute dissimulé qu’elle s’accompagne nécessairement d’un amour du langage le plus juste, amour exigeant, et même cruel, puisque, toujours malheureux, il ne doit cependant jamais renoncer. La question du langage constitue-t-elle la tâche aveugle de toute mon entreprise ? Ce n’est pas impossible. Dire l’épreuve, telle est la nécessité, encore impensée, à laquelle il me faut faire face, mais comment répondre à cette exigence si justement l’épreuve elle-même me réduit peu à peu au silence ?

J’écris sans aucune certitude sur l’avenir immédiat, sous la menace d’une interruption définitive, je l’ai déjà dit, mais je comprends seulement à présent que cette mise en jeu du « sujet », par laquelle il m’est arrivé de définir la « Biographie », est avant tout celle de l’écrivain, et pourtant puis-je identifier l’épreuve à je ne sais quelle paralysie qui progressivement me menacerait d’aphasie ? Je n’en suis pas sûr. Le silence ne serait-il pas plutôt le contrecoup de l’épreuve ? Quelle épreuve ? Quel malheur inconnu ? J’ai été sans cesse ramené à un tourment bien pire que celui de Sisyphe dans la mesure où j’ignore ce qui m’attend et même ce qui m’arrive, tourment indéchiffrable, mais qui – je le désire, je le redoute – risque de venir à bout de ma résistance. Si je désertais ma table de travail, du même coup ne perdrais-je pas et l’« écriture » et la « vie », par conséquent la Biographie ? Pour la Nième fois j’ai réinscrit cette formule, mais n’est-elle pas venue sous ma plume comme un refrain, pour ne pas dire comme une rengaine ? N’est-ce pas rire de ma misère, je l’ai déjà reconnu, d’affirmer que perdre l’écart, c’est-à-dire l’« écriture » ce serait perdre la « vie » et par conséquent la Biographie ? Selon sa définition restreinte, la Biographie consiste pour le « sujet » à soutenir une épreuve dont nécessairement il se défend, mais, selon sa définition large, la Biographie consiste aussi à passer fugitivement au plus près d’une « chose » étrangère, insupportable, et pourtant telle qu’à s’en détourner on perdrait la « vie ». Quelle « vie » ? Comment puis-je avoir encore recours à ce terme, même placé entre guillemets suspensifs, alors que peut-être l’abîme n’est plus très loin ? Je n’attends aucun salut, je vis sans bonheur, sans espoir – est-ce vivre ! –, je supporte de plus en plus mal un malheur épuisant, lié à je ne sais quelle région inférieure, trop basse pour que le clair langage puisse jamais y pénétrer, et pourtant, en dépit du caractère exorbitant de ce qui n’est pas seulement une tâche, je ne veux ni d’abord ne peux me récuser. – Pourquoi cette courte dérobade au moment où j’ai évoqué un « tourment indéchiffrable » ? L’écart entre l’« épreuve » et ce que j’en dis n’a cessé de croître : même et surtout ce terme d’« épreuve », placé entre guillemets suspensifs, n’est qu’un mot, mais si cette insuffisance, cette irrémédiable carence m’obsède, constitue-t-elle l’« épreuve » elle-même ? Je ne le crois pas. Pourquoi puis-je cependant presque identifier ce tourment indéchiffrable avec l’« épreuve » avec ce que je ne peux appeler d’aucun nom dans la mesure où j’ignore ce qui m’attend et même ce qui m’arrive ?

J’ai désiré, sans doute follement, que cette chute vers l’abîme, qui m’avait fait passer au plus près d’une « chose » à jamais inconnue, se poursuive et même s’amplifie ; j’ai pensé que cette lente glissade vertigineuse, hélas trop tôt rattrapée, avait eu lieu une fois et ne se reproduirait jamais plus, du moins de la même façon ; je savais qu’il convient d’aimer 1'« écart » parce qu’il ne tient aucun compte de moi, je savais donc aussi que sombrer – un naufrage sans fin et cependant un naufrage –, loin de dépendre de moi, exclut toute initiative et même, contrairement à ce que je viens de dire, interdit que « je » prenne à mon compte un tel désir, et pourtant, parce qu’écrire ressemble à s’y méprendre à une interminable agonie, cette chute, tout à fait à mon insu, dans la mesure même où j’en étais inconscient, ne s’est-elle pas poursuivie ? Je le crois, mais je ne saurai jamais ce qui s’est réellement passé – si quelque chose se passe – au-dessous, au-dehors de la zone que je surveille. De cet interminable ensevelissement qui exclut tout témoin je ne pourrai jamais rien dire : je devrai me contenter de parler d’une passion incompréhensible, d’une souffrance froide, du cruel simulacre d’un supplice, mais aller ainsi à rebours du langage, avoir toujours déjà perdu le mot juste qui m’aurait délivré et pourtant devoir me laisser arracher encore, sans fin, la formule que je n’ai jamais possédée, le mot de passe qui me ferait entrer au royaume des morts, est-il pire tourment ? – Se prendre pour Actéon dévoré par ses chiens n’est sans doute qu’un fantasme, et pourtant quelle horreur !

*(à suivre)*